

## Étudier la vulnérabilité des jeunes grâce à l'approche longitudinale

---

Sami ZEGNANI<sup>1</sup>, Frédérique QUIDU<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Crape/Université Rennes 1

<sup>2</sup> École des hautes études en santé publique, Rennes

Ce texte fait suite à une demande de financement sur la vulnérabilité des jeunes en France et en Allemagne déposée auprès de l'Agence nationale de la recherche (ANR) et de son homologue allemand, la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (DFG). Ce projet s'intitule « vulnerable youth, agency and local policy » et a pour principal objectif de comprendre, par une comparaison des deux pays, comment les politiques locales sont susceptibles de favoriser ou non l'entrée dans l'âge adulte des jeunes et de limiter des situations de vulnérabilité. Toutefois, notre propos ne vise pas ici à livrer des résultats mais se veut plutôt l'exposition d'une dimension de cette recherche. Elle porte sur l'approche quantitative longitudinale de la vulnérabilité sociale chez les jeunes adultes à partir de l'exploitation de l'enquête *Entrée dans la vie adulte* (EVA) de l'Insee. Dans un premier temps, nous présenterons la définition retenue du concept de vulnérabilité. Ensuite, nous reviendrons sur le panel d'EVA en détaillant les apports et les limites de cette enquête, et enfin, nous montrerons la façon dont nous construisons des indicateurs de vulnérabilité à partir de ces données.

### La vulnérabilité des jeunes

En Europe, les jeunes apparaissent comme une population soumise aux trajectoires les plus instables et incertaines (Ranci, 2010). Ils subissent en effet le plus fortement les effets du chômage, du travail précaire, de l'isolement social ou encore d'une protection sociale incomplète. Du fait de ces nouveaux risques sociaux dans une société qui était fondée sur l'emploi, la famille et l'intervention de l'État social (Castel, 1995), le concept de vulnérabilité est utile pour appréhender l'entrée dans l'âge adulte. Par vulnérabilité, on ne désigne pas forcément la situation objective d'exclusion mais le fait de se sentir potentiellement en difficulté dans une des dimensions de l'entrée dans l'âge adulte, qu'il s'agisse de l'accès à un logement, à un premier emploi, etc. C'est donc avant tout la subjectivité des jeunes que nous entendons étudier, subjectivité que nous ne pouvons évidemment pas séparer d'une situation objective, c'est-à-dire de l'analyse concrète des conditions d'existence. L'intérêt de recourir à cette notion est d'abord de nature théorique : on cherche ainsi à rendre compte des transformations de la société française, celles-ci étant marquées par le renforcement d'un individualisme normatif et par la montée du risque dans les trajectoires des jeunes et ses conséquences ultimes dans la construction identitaire. Comme le dit Marc Henri Soulet, « ce contexte sociétal d'incertitude et de report de la responsabilité sur les individus produit structurellement un univers de vulnérabilité pour tous dans la mesure où la société n'est plus

tant à concevoir comme un univers de contrôle normatif des conduites de ses membres, que comme un contexte d'épreuves et d'évaluations permanentes auxquelles doivent faire face les individus » (Soulet, 2005, p. 27). Ainsi, l'échec scolaire, la non-décohabitation du foyer parental ou encore des périodes de chômage peuvent mener à ce sentiment de vulnérabilité. Nous ne concevons pas la vulnérabilité comme un état mais bien comme un processus biographique tout à fait réversible. Il s'agit donc d'appréhender la vulnérabilité comme le résultat d'enchaînements de perceptions et de situations dans la trajectoire d'acquisition de l'autonomie, laquelle peut être remise en cause, et de saisir également comment ce sentiment peut être corrélé à d'autres dimensions comme l'origine sociale, le sexe, le lieu de vie, etc.

### **À partir de quels types de données saisir la vulnérabilité ?**

Il existe deux façons d'appréhender la vulnérabilité sociale des jeunes à partir d'une approche quantitative : soit en mobilisant des données de fichiers administratifs, soit en recourant à une enquête par échantillon. Dans le premier cas, les vulnérables sont alors catégorisés comme tels par les institutions. Isabelle Frechon (2012) par exemple mène des recherches sur les enfants placés, et, ce faisant, elle définit sa population de jeunes vulnérables par le fait d'être placé et travaille donc sur une base administrative. Elle étudie ainsi la vulnérabilité par désignation (Géronimi, 2011). La population étudiée n'est pas représentative de la jeunesse française, l'argument étant que l'on ne peut pas disposer d'un fichier adresse pour les populations vulnérables. Or, le fait d'être vulnérable ne touche pas uniquement les sans-domicile mais potentiellement tous les jeunes. De plus, travailler à partir d'un suivi de dossiers administratifs à travers les prestations d'aide sociale limite le champ d'investigation : ne sont pris en compte que ceux qui bénéficient d'aides sociales et sont exclus de fait les jeunes qui refusent toute prise en charge sociale. Notre approche est donc complémentaire aux travaux menés par Isabelle Frechon, puisqu'elle permet d'étudier des jeunes qui ne sont pas nécessairement identifiés par les institutions comme vulnérables.

La question est alors de savoir comment mesurer ces trajectoires de vulnérabilité quantitativement. Deux problèmes majeurs se posent aux sociologues quantitativistes. Le premier concerne la disponibilité des enquêtes sur les trajectoires des jeunes. Il existe bien des enquêtes sur ces populations prenant en compte la dimension longitudinale mais, bien souvent, celles-ci sont hyper-spécialisées. Elles abordent la question de l'emploi de manière extrêmement précise, comme l'enquête *Génération*<sup>1</sup>, mais leur exploitation permet difficilement de relier l'emploi à d'autres dimensions de leurs parcours telles que le rapport à la famille, la mise en couple ou encore le logement. L'objectif de cette enquête est surtout d'appréhender l'insertion professionnelle des jeunes, et certainement pas la question des perceptions des situations relatives aux dimensions de l'entrée dans l'âge adulte. Le deuxième

---

<sup>1</sup> L'enquête *Génération* a été mise en place par le Centre d'études et de recherches sur les qualifications (Céreq) depuis le début des années 1990 et interroge des jeunes à la sortie du système éducatif, lors de leurs trois premières années de vie active. La dernière enquête réalisée date de 2010 et portait sur 25 000 jeunes sortis de l'école en 2007.

problème est celui de la disponibilité des enquêtes longitudinales. Bien que la statistique publique inclue de plus en plus de volets longitudinaux rétrospectifs comme l'enquête *Génération*, dont nous faisons mention à l'instant, les enquêtes longitudinales en tant que telles restent rares (Safi, 2011). Pourtant, fondées sur un suivi de cohorte, elles constituent les données les plus adéquates pour étudier la vulnérabilité. En effet, si nous considérons que celle-ci est un phénomène aussi bien objectif que subjectif, interroger rétrospectivement des jeunes sur leurs perceptions durant une période semble problématique, puisque le fait d'enquêter des jeunes sur un calendrier induit un biais important : cela favorise une reconstruction *a posteriori* de l'état d'esprit du jeune. Ainsi, à ce jour, seule une enquête de la statistique publique permet de travailler sur la vulnérabilité au moment de l'entrée dans l'âge adulte. Il s'agit de l'enquête EVA de l'Insee.

### L'enquête « Entrée dans la vie adulte »

L'enquête EVA de l'Insee est l'une des seules à reposer sur un panel représentatif de jeunes. Un quarantième de la population scolarisée en 1995 en 6<sup>ème</sup> ou Segpa a été interrogé. Tous les jeunes nés un 17 d'un mois sauf les mois de mars, juillet et octobre ont été retenus dans l'échantillon. La Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance (DEPP) puis l'Insee ont suivi ces jeunes de leur entrée au collège jusqu'à leur insertion professionnelle, soit 19 770 jeunes. Avec le concours des chefs d'établissement, la DEPP a d'abord élaboré ce panel, recueillant des informations sur la scolarisation de ces jeunes et leurs familles chaque année. Leurs parents ont fait l'objet d'une enquête spécifique en 1998, alors que les jeunes ont rempli leur premier questionnaire en 2002. Une fois sortis du système scolaire, garçons et filles sont alors suivis par l'Insee à partir de 2005 ; c'est à ce moment que commence l'enquête EVA. Cette dernière est très complète sur la question de l'entrée dans l'âge adulte. Elle permet en effet d'étudier, année par année, la situation des jeunes vis-à-vis de leur famille, de l'emploi, de leurs finances ou encore du logement. Les données nous permettent ainsi de construire des indicateurs de vulnérabilité pour l'année 2011 à partir de la déclaration des jeunes sur les difficultés ressenties sur 5 dimensions de leur vie : le transport, le logement, les finances, la santé et les difficultés personnelles (isolement, problèmes familiaux, etc.). À ces 5 dimensions subjectives a été ajoutée la perception de l'avenir professionnel (le jeune est-il optimiste ou non sur son avenir ?). Ainsi, nous avons pu dégager une première typologie des configurations de vulnérabilité pour l'année 2011 (voir *infra*, la *Classification hiérarchique ascendante*). Comme toutes les enquêtes longitudinales qui nécessitent une réinterrogation régulière des individus, l'enquête EVA connaît une limite méthodologique importante : la non-réponse. Ainsi, depuis 2005, le taux de non-réponses a toujours été supérieur à 16 %. Au final, la proportion de jeunes du panel ayant été interrogés au cours de l'année 2010-2011 est de 58 %, soit 7 520 jeunes « perdus » au cours des années d'enquête. Cette attrition s'explique de façon marginale par le décès de certains jeunes ou par leur mobilité à l'étranger, mais la raison principale est que les informations d'adressage utilisées par l'Insee n'étaient plus valides au moment de l'interrogation. Or cette situation n'est pas socialement neutre : l'Insee a établi que les jeunes n'ayant pas répondu à l'enquête sont plus nombreux que les autres à entrer en 6<sup>ème</sup> en retard. Ils sont plus de 42 % à avoir 12

ans ou plus en 6<sup>ème</sup>, alors qu'ils ne représentent que 19 % des jeunes suivis par l'Insee ou la DEPP en 2005-2006. Les jeunes vivant avec leurs deux parents lors de l'entrée en sixième sont également sous-représentés chez les jeunes non répondants : ils sont 60 %, contre 81 % chez les jeunes suivis par la DEPP ou l'Insee. De la même manière, on observe que les catégories socio-professionnelles sont plus modestes chez ceux dont le suivi n'est plus assuré par la DEPP ou l'Insee. Ainsi, nous pouvons supposer que les populations en situation de vulnérabilité sont sans doute sous-estimées.

L'objectif final de l'exploitation de cette enquête est, nous le disions, de reconstituer l'enchaînement des situations conduisant à la vulnérabilité en 2011. Les problèmes d'attrition sont suffisamment sérieux pour que nous n'adoptions pas de techniques inférentielles. C'est pourquoi, nous avons choisi l'appariement optimal ou *optimal matching analysis* – méthodes d'appariement optimal ou MAO – (Lesnard et De Saint Pol, 2006). L'intérêt de cette méthode est de construire une typologie de séquences. « Parce qu'elles permettent de comparer des séquences sans présumer de relations de cause à effet, les MAO présentent également de nombreux atouts pour le sociologue puisqu'elles lui permettent de retemporaliser l'action en la saisissant en termes de processus et de proposer une nouvelle approche des faits sociaux. » (*op. cit.*). Ainsi, après avoir calculé une distance entre les séquences, une seconde étape consiste à construire une classification de ces séquences pour enfin pouvoir dégager des idéaux-types. Nous pourrions donc comparer le degré de similarité des séquences d'événements, évaluer leur proximité afin de construire une typologie des trajectoires de vulnérabilité.

### **La production d'indicateurs de vulnérabilité**

Les premières analyses produites révèlent que la seule prise en compte de la situation objective des jeunes ne suffit pas à saisir leur vulnérabilité. Si on prend l'exemple du logement, en nous demandant comment les jeunes vivent le fait d'habiter chez leurs parents ou d'être locataires au fil des âges, on pourrait supposer que ceux qui vivent chez leurs parents sont plus en difficulté que ceux qui sont locataires, n'ayant pas nécessairement les moyens d'accéder à l'autonomie résidentielle. Rappelons qu'il s'agit de jeunes sortis du système scolaire ou de l'enseignement supérieur. Or, qu'ils soient en emploi ou pas, les jeunes vivent bien le fait d'être chez leurs parents dans près de 90 % des cas jusqu'en 2008. Ce n'est qu'à partir de 2009, c'est-à-dire vers l'âge de 26 ans, que la part des inquiets augmente et qu'une différence entre ceux qui sont en emploi et ceux qui sont sans emploi commence à apparaître. Parmi ceux qui habitent chez leurs parents, ils sont 14 % à se sentir en difficulté vis-à-vis du logement lorsqu'ils sont sans emploi contre 12 % lorsqu'ils disposent d'un emploi. L'écart se creuse en 2010, puisqu'il passe à 4 points (14 % contre 10 %). En 2011, la différence du sentiment de difficulté de logement s'accroît encore avec un écart de 8 points entre les deux catégories de jeunes (19 % contre 11 %). Ainsi, le sentiment de vulnérabilité n'est pas seulement lié à la capacité de décohabiter mais semble également corrélé aux attentes des jeunes en fonction de leur âge et de leurs projections dans l'avenir.

Par ailleurs, la vulnérabilité de cette population a été approchée à partir d'autres dimensions subjectives comme les sentiments de difficulté dans les transports, les finances, les difficultés personnelles, la santé ainsi que l'opinion des jeunes sur leur avenir professionnel. Globalement, environ neuf jeunes sur dix déclarent ne pas avoir de difficultés de transport, de logement, de santé ni de difficultés personnelles. En revanche, 28 % d'entre eux déclarent avoir des difficultés financières et 22 % sont pessimistes sur leur avenir professionnel. En effet, contrairement aux générations précédentes pour lesquelles les populations âgées étaient souvent plus vulnérables, aujourd'hui, la situation est inversée, et ce sont les 18-29 ans qui ont le taux de pauvreté le plus élevé (19 % en 2011 contre seulement 10 % des plus de 50 ans). Concernant le pessimisme des jeunes Français, ces résultats confortent également ceux émanant de l'enquête *European Social Survey* (2006) qui révèle que les garçons et filles de France sont les plus inquiets et pessimistes alors que, dans les pays scandinaves et même dans les pays d'Europe du Sud, qui connaissent pourtant une crise économique profonde, l'optimisme des jeunes reste de mise (Peugny, 2011).

### Quatre profils types de jeunes vulnérables

L'objectif étant d'observer les jeunes les plus vulnérables et de saisir comment les difficultés se cumulent ou pas, nous avons construit une typologie à partir de la méthode de la classification ascendante hiérarchique (CAH). Cette méthode d'analyse multiniveaux a l'intérêt d'établir des classes fondées sur le principe de dissimilarité entre les individus sur le plan subjectif. Nous avons volontairement délaissé temporairement les variables objectives, telles que les caractéristiques socio-démographiques des répondants ou leur situation vis-à-vis de l'emploi, afin que ce type de données ne vienne pas (trop tôt) déterminer notre analyse.

Quatre profils de jeunes en difficultés ont émergé. **Le premier profil** regroupe la moitié des répondants : il s'agit de jeunes qui **déclarent ne pas à avoir de difficultés**, ils sont plus optimistes que la moyenne puisqu'ils sont 77 % dans ce cas, contre 58 % des jeunes interrogés.

**Le deuxième profil** réunit 24 % de la population enquêtée et concerne **les jeunes ayant des difficultés modérées**. Ils sont à peu près dans la moyenne sur l'ensemble des difficultés mais ils sont un peu plus inquiets au sujet de leur avenir professionnel que la moyenne, puisqu'ils sont 30 % à être pessimistes, contre 22 %. Le caractère modéré de leurs difficultés se confirme par l'absence totale de cumul lorsqu'ils ont une difficulté, la plus représentée étant financière, ils ne sont jamais pessimistes sur leur avenir ; inversement, lorsqu'ils sont optimistes ou qu'ils n'ont pas d'opinion sur leur avenir professionnel, alors ils ont une difficulté autre.

**Le troisième profil** est constitué par 20 % des jeunes. Toutes les difficultés sont surreprésentées dans ce groupe que l'on peut qualifier par l'expression « **en situation de vulnérabilité** ». Leur difficulté principale est financière, puisqu'ils sont plus de 75 % à être concernés, contre 28 % en moyenne. Ils ont plus souvent des difficultés de transport (27 %, contre 11 % dans l'échantillon), de santé (29 % contre 22 %), de logement (18 % contre 11 %). Ils sont surreprésentés en ce qui concerne les difficultés personnelles (27 % contre

11 %). Plus de la moitié d'entre eux sont pessimistes quant à leur avenir professionnel, alors que la moyenne se situe à 22 % dans l'échantillon. 10,31 % des jeunes en situation de vulnérabilité sociale cumulent 3 difficultés, jamais plus, le reste cumule 2 difficultés maximum. Ils sont 18,04 % à cumuler au moins des problèmes de transports et de finances. 16,82 % cumulent des problèmes de finances et de santé. 12,86 % cumulent au moins des problèmes de finances et de logement.

**Le quatrième profil** concerne les jeunes en situation de « **grande vulnérabilité sociale** ». 93 % d'entre eux ont des difficultés financières. 72 % ont des difficultés personnelles. Ils sont plus de 60 % à avoir des difficultés de transport, de logement ou de santé. Ce groupe se démarque du précédent par un cumul plus important des difficultés souvent associées à une opinion pessimiste sur leur avenir professionnel. En effet, 72 % des jeunes de cette classe s'inquiètent de leur avenir professionnel et cumulent au moins deux difficultés. Un tiers cumulent au moins 4 difficultés, parfois avec une crainte de l'avenir professionnel.

### **Conclusion**

Ce cadrage théorique, méthodologique et ces premiers résultats d'analyse ont permis de mettre au jour une première typologie de situations de vulnérabilité vécues ou ressenties par les jeunes.

Les exploitations à venir permettront de déterminer la composition sociale de ces configurations de difficultés, l'objectif étant d'identifier les variables objectives susceptibles d'expliquer ces profils. Ensuite, nous nous intéresserons plus spécifiquement aux classes 3 et 4 (en situation de vulnérabilité, en situation de grande vulnérabilité), et nous observerons, grâce à l'appariement optimal, les enchaînements de situations objectives et de perceptions subjectives conduisant les jeunes à être comme classés en situation de vulnérabilité sociale en 2011.

### **Bibliographie**

CASTEL R., 1995, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard.

CASTEL R., 2003, *L'insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Paris, Seuil, coll. « La République des idées ».

FRECHON I., 2012, « Jeunes vulnérables face au système d'aide publique », communication prononcée lors d'une conférence-débat organisée par l'Injep le 20 novembre 2012 à Paris.

GALLAND O., 2000, « Entrer dans la vie adulte : des étapes toujours tardives mais resserrées », *Économie et statistique*, n° 337-338, 2000, p. 13-36.

LESNARD L. et DE SAINT POL TH., 2006, « Introduction aux méthodes d'appariement optimal (*Optimal Matching Analysis*) », *Bulletin de méthodologie sociologique*, n° 90, p. 5-25.

RANCI C., 2010, *Social Vulnerability in Europe. The New Configurations of Social Risks*, Basingstoke, Palgrave MacMillan.

SAFI M., 2011, « Chapitre 10. L'analyse longitudinale. Données et méthodes », in A. Chenu et L. Lesnard (dir.), *La France dans les comparaisons internationales. Guide d'accès aux grandes enquêtes statistiques en sciences sociales*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Les Manuels de Sciences Po », p. 161-172.

THOMAS H., 2010, *Les vulnérables. La démocratie contre les pauvres*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, coll. « Terra ».

VAN DE VELDE C., 2008, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Paris, Puf, coll. « Le lien social ».